

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Les viles en bois  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253734>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

souvent impunis grâce à la mauvaise organisation de la police et la prévarication des juges.

Mais avec le régime autoritaire introduit par les Russes, l'ordre et la sécurité ne tarderont pas à s'y établir.

B. DE ZENZINOFF.

## RAVAGEAU

(Fin)

Dès le lendemain il l'avait franchement adopté et l'apprentissage commençait. Quand le troupeau s'éparpillait trop et semblait vouloir faire une pointe dans les bois, Ravageau, debout derrière son élève, le guignait d'une certaine façon en tournant significativement la tête du côté des moutons et en jetant un aboiement impératif. Le barbet sans expérience ne semblait pas comprendre ; alors notre chien courait tout seul vers les trainards, les rassemblait et les ramenait en deux coups de temps, puis quand le troupeau cheminait en ordre, il revenait triomphant vers le petit et aboyait deux ou trois fois, comme pour lui dire : « Voilà !... C'est ainsi que ça se pratique ! » — L'éducation prit du temps ; Roussillon était jeune, musard et très distrait. Ravageau ne se lassait pas, il recommençait patiemment et avait bien des maux à inculquer à l'apprenti les roueries du métier. Il ne se fâchait jamais, nonobstant, et prenait au contraire son camarade en plus grande amitié. C'est comme ça : Nous aimons davantage ceux qui nous donnent le plus de tablature, et les femmes n'ont jamais plus de tendresse que pour les nourrissons dont l'élevage a été pénible. L'affection de Ravageau pour son Roussillon était vraiment plaisante à voir. Il ne touchait jamais à sa pitance que lorsque le barbet était rassasié. La nuit, dans le parc, il s'étendait sur la paille, invitait par un grognement sec son protégé à venir se blottir entre ses pattes et ne s'endormait que lorsque le petit, couché bien au chaud contre son ventre, commençait à ronfler doucement...

Trois mois s'écoulèrent ainsi et l'on atteignit la mi-octobre. Les bois rougissaient, les soirées fraîchissaient ; nous parquions néanmoins encore dans la friche, attendant les premiers givres pour dévaler dans les prés et hiverner au village. Une nuit que nous dormions serrés, le pâtureau et moi, dans notre loge roulante, Ravageau et Roussillon, entre les roues, je fus brusquement réveillé par un violent coup de gueule de notre danois. « Décanile ! dis-je au pâtureau qui se frottait les yeux, il se passe quelque chose de pas ordinaire. » J'empoigne ma houlette et nous nous glissons dehors. Le ciel était clair, fourmillant d'étoiles, avec un bout de lune rongée qui descendait vers les bois. Les moutons pelotonnés en tas, tremblaient et bêlaient d'une façon gémissante, tandis que Ravageau et Roussillon dressés sur leurs pattes, grognaient à qui mieux mieux. Ils sentent le loup, murmurai-je au pâtureau ; reste dans le parc et ouvre l'œil, moi je vais voir ce qui se mitonne dehors... »

Accompagné de deux chiens, j'avance hors des clôtures avec précaution. Tout-à-coup, grâce à un dernier rais de lune, j'aperçois les maraudeurs qui causaient tout ce raffut et je me rase contre l'angle des barrières. C'étaient deux loups. Sans bruit, à pas allongés, flairant le vent, ils pointaient sur le parc et dans l'ombre leurs prunelles brillaient comme des vers-luisants. A ce moment, je regardai Ravageau ; il avait généreusement abrité le petit Roussillon entre ses quatre hautes pattes et n'attendait qu'un signe pour s'élancer. Déjà j'entendais le souffle haletant des deux loups qui se rapprochaient. « Hardi ! Ravageau !... »

D'un bond, le chien sauta sur l'un des brigands, tandis que je tapais sur l'autre à coup de houlette. Le loup,

mordu en pleine échine, avait roulé par terre. Les crocs du chien travaillaient ferme, car il hurlait comme un damné. Ah ! le brave Ravageau... Il prit la maudite bête à la gorge et l'étrangla net. Le loup n'eut pas le temps de crier : ouf ! Il raidit ses quatre pattes et creva. L'autre avait lâchement décampé. « Bon voyage » pensais-je, et je m'apprêtais à rentrer, quand je vis Ravageau effaré, flairer de droite et de gauche avec des grognements plaintifs, et je compris qu'il cherchait Roussillon, que nous avions complètement oublié dans la bagarre. « Roussillon ! Tê !... Roussillon ! Mais j'avais beau hucher, plus de barbet !... Le pâtureau ne l'avait pas revu. « Bah ! dis-je, il se retrouvera demain, recouchons-nous ! » Et nous nous endormîmes, le pâtureau et moi dans la loge. Mais le lendemain, au petit matin, quand on se réveilla pour faire sortir le troupeau, en voilà bien d'une autre ! Ravageau à son tour manquait à l'appel. Pendant la nuit il avait franchi la clôture, et était parti en quête de son ami.

Tout le jour, nous l'attendîmes vainement. Nous commençons à être cruellement inquiets, quand, vers le coucher du soleil, nous ouïmes un aboiement de détresse du côté des bois de Charbonnière. « C'est lui ! m'écriai-je, reste là, je vais voir... » Je courus droit au taillis d'où les aboiements résonnaient par intervalles, tout pareils aux cris d'une femme en mal d'enfant. Guidé par cette clameur, je pénétrai à travers les ronciers jusqu'à une ancienne place à charbon, et qu'est-ce que je vois, monsieur ? Ravageau accroupi sur son train de derrière, la robe hérissée, les yeux blancs, la tête levée au ciel et bramant comme un désespéré. Sur la terre piétinée et presque sous ses pattes, des débris d'os sanguinolents, des bouquets de poils fauves, un morceau de carcasse écrabouillée, voilà tout ce qui restait de Roussillon... *Paoure petite cagne !* Tandis que Ravageau s'acharnait après le loup, elle avait été emportée par l'autre brigand, qui l'avait dépiotée et mise en *briques*... La désolation de Ravageau fendait le cœur. J'avais beau l'appeler, il ne voulait plus quitter la place... Je ne trouvai d'autre moyen de l'emmener que de ramasser les os dans ma limousine. Alors, docile comme un agneau, il me suivit, la tête basse, la queue entre les jambes, geignant et flairant lamentablement le paquet qui contenait les restes du malheureux Roussillon...

La semaine d'après on redescendit à Vivey. Mais la mort du barbet avait porté un coup à Ravageau. Il était devenu inquiet, farouche, hargneux et ne pouvait supporter la vue des roquets du village. Un jour, il mordit celui de la mairie. Le maire, furieux, prétendit que notre danois était enragé et donna l'ordre de l'abattre. Le garde forestier mit deux balles dans la tête au brave Ravageau, qui alla rejoindre ainsi plus vite son ami Roussillon au paradis des chiens... »

ANDRÉ THEURIET, de l'Académie française.

## Les villes en bois

Quiconque a vu les villes en bois de la Norvège se représentera plus aisément la catastrophe qui, il y a trois semaines, a détruit la ville d'Aalesund, en Norvège.

Trondheim, qui est la cité la plus fréquentée des touristes, et dont maint incendie a ravagé les rues, suffit à donner une idée de ce que peut être un sinistre causé par le feu dans une agglomération norvégienne. Mais les murailles de troncs bruts et les toits de bardeaux dans une ville de moindre importance offre encore plus de prise aux flammes que les surfaces lisses dont on recouvre les maisons dans la Norvège moderne.

La peinture et les enduits blancs ou jaunes souvent salis par la fumée, dont le tout est recouvert, ne font qu'ajouter aux risques de la propagation d'un incendie. Qu'un de ces ouragans de mer si fréquent sur la côte viennoise à souffler lorsque le sinistre se déclare, et toute la ville doit y passer.

C'est ce qui s'est produit plusieurs fois, non seulement à Trondheim, mais dans presque toute la Scandinavie. Aalesund n'est que la plus récente victime de ce genre de de sinistre.

Il y a quelques jours encore, la petite ville se dressait dans son fiord, fière de son commerce et de sa gaieté. Aujourd'hui elle a disparu. Ce qui les premiers temps, a rendu la situation plus difficile et plus douloureuse, c'est l'absence de communications rapides entre les villes de la côte.

La Norvège entière n'est autre chose qu'un flanc de montagne tout creusé de fiords. L'établissement des chemins de fer le long de cette bande côtière coupées à chaque instant de profondes entailles maritimes est plus que difficile. Il serait en outre, moins que rémunérateur, parce que les villes se trouvent non pas au fond des fiords, mais à leur entrée et qu'à la ligne centrale il faudrait presque autant d'embranchements que de ports à desservir. Aucune ligne ne court donc parallèlement à l'Océan.

La mer, bienfaisante mais capricieuse, est presque le seul moyen de communication entre les villes de la Norvège. Elles sont continentales et pourtant elles n'ont ensemble que des rapports d'île à île. Frappées d'un malheur elles ne peuvent recevoir de secours que par la mer. Il faut affréter, c'est-à-dire différer. Là-bas, on ne soulage qu'avec des délais.

## Au petit Trianon

Sous le même ciel bleu, le blanc de ses murailles  
A le même reflet qu'à l'époque des rois,  
Et sa façade rit au château de Versailles  
Ainsi que l'églantier au chêne des grands bois.

Avecque le dédain des maisons d'un autre âge  
Il a vu s'écouler bien des pas étrangers,  
Et sa fenêtre ouverte, au même paysage  
Lui donne le parfum des mêmes orangers.

La Reine le quitta par un soleil d'automne,  
Il est resté le même; il espère toujours,  
Comme un ami priant sans que la mort l'étonne,  
Que la Reine revienne y dépenser ses jours

Les lettres de son nom, encore entrelacées,  
Déroulent leur guirlande au dossier des fauteuils,  
Mais leur aspect navrant de choses délaissées  
A redit jusqu'à nous la tristesse des deuils.

Cette table, ouvragée au chiffre de la Reine,  
Ne garde plus, hélas! ce fichu de limon  
Qui frissonnait parfois sous la brise lointaine  
Comme un oiseau craintif à l'arrière-saison.

L'oratoire discret où montait sa prière  
A cessé de vibrer à l'élan de ses vœux,  
Et les flambeaux d'argent ciselés par Gouthière,  
N'auréoleront plus le blond de ses cheveux.

Si Trianon revêt sa grâce très légère  
Comme pour rappeler des bonheurs envolés,  
C'est en vain qu'il sourit: sa joie est mensongère  
Et semble humide encor des pleurs inconsolés!

Frisson de clavecin, écho des galeries,  
Vous ne redirez plus la phrase de Mozart  
Qui berçait lentement les tendres songeries  
D'une Reine vibrant aux délices de l'Art!

Ivresse d'un moment, extase initiale  
Vous ne chanterez plus par les matins d'avril  
Quand le ciel, souriant à la douceur royale,  
Se colorait parfois d'un rêve puéril.

Si Trianon revêt sa grâce très légère  
Comme pour rappeler des bonheurs envolés,  
C'est en vain qu'il sourit: sa joie est mensongère  
Et semble humide encor des pleurs inconsolés.

François LOISON

## Faits divers

### Aller et retour

Il est bien un peu tard pour un conte de Noël, mais un journal de Vienne, qui se nomme *Die Zeit*, en rapporte, un d'une ingénuité exceptionnelle. Il y avait cette année dans une ville de la Pologne autrichienne, un petit garçon rempli de foi, qui désirait du petit Jésus un cheval, une brouette et un traineau. Il prit d'abord les moyens humains de les obtenir; je veux dire qu'il apprit le Notre Père et le récit sans faillir. Puis, pour plus de sûreté, il recourut aux procédés surnaturels. Il soupçonna que le Seigneur aimerait peut-être à recevoir une jolie carte postale; il la choisit illustrée et y écrivit sa prière: «Mon Dieu, donnez-moi une brouette, un traineau et un cheval, puisque je récite le Notre Père sans faire de fautes.» Il écrivit l'adresse: «Bon Dieu, ciel» affranchit, mit à la poste le 23 décembre, et attendit les trésors convoités.

Pour faciliter la distribution, il avait mis son nom et son adresse, précaution où on trouve malheureusement plus de prudence que d'esprit de foi. Cependant, l'employé des postes, quand il eut entre les mains la carte postale, fut perplexe. Mais c'était un bon employé, qui était peut-être un père de famille. Il barra l'adresse, écrivit la mention: *Refusé par Saint Pierre* et renvoya la carte postale au trop confiant expéditeur. Seulement il voulut que l'illusion fût complète et que la carte eût l'air d'avoir voyagé jusqu'aux portes de la cité bienheureuse. Cherchant quel signe matériel pourrait attester le parcours, il se dit que le Paradis était situé en dehors des limites de la monarchie austro-hongroise, et probablement de l'union postale universelle, l'affranchissement accoutumé était insuffisant. Il s' alarma pour les intérêts du Trésor. Et froidement, il imposa une surtaxe.

\* \* \*

Un statisticien anglais s'est posé cette question palpitante: combien peut-on écrire des mots avec un crayon?

Malheureusement il n'est pas arrivé à la résoudre.

Notre homme s'était mis à copier Ivanhoé. Au 95,608<sup>e</sup> mot il dut s'arrêter, le bout du crayon étant trop petit pour continuer utilement l'expérience.

Mais un jeune Allemand, qui s'était intéressé à cette œuvre capitale, voulut faire mieux et pousser l'expérience jusqu'au bout. Une revue nous annonce qu'il vient de réussir à copier, avec un crayon ordinaire à mine de plomb, plus de quatre cent mille mots!

Au cours de son expérience, l'opérateur a dû tailler cinquante-neuf fois son crayon.

Belle acquisition pour la science... germanique!

## Recettes et Conseils

### Pour faire avaler des médicaments

Je ne connais personne qui ne fasse la grimace en avalant de l'huile de ricin ou de foie de morue.

Pour certains enfants c'est une véritable lutte à soutenir. Mieux vaut l'éviter...

Voici donc quelques moyens à employer:

1. Passer dans le verre où l'on doit boire l'huile de ricin, une cuillerée de cognac et la jeter, bien entendu.

Se rincer la bouche avec le même liquide, boire l'huile en deux ou trois gorgées. Le palais n'en reçoit que vaguement le goût, l'alcool formant enveloppe.

2. Pressez dans un verre le jus d'une orange, mettez votre huile de ricin, battez quelques minutes, puis avalez bravement.

On dit aussi de boire l'huile de ricin dans du café, du lait, du bouillon; je ne vous conseille pas d'employer ces moyens qui n'ont pour résultats que de vous dégoûter de café, etc.

Quant à l'huile de foie de morue, on la boit très bien en ayant soin de sucer un bonbon à la menthe...

Editeur-Imprimeur: G. Moritz  
Gérant de la Société typographique, à Porrentruy